

17 > 28
JAN



Maman de l'autre côté

DOSSIER DE PRESSE

Françoise Berlangier

crédit : Sébastien Gairaud

C r é a t i o n

Théâtre de la Vie

e n b r e f

La mère va mourir. Déjà, les mots semblent l'avoir abandonnée. Ema a appelé sa sœur cadette, exilée aux Etats-Unis. Anne a pris le premier avion. De l'autre côté du vallon, le voisin musicien travaille un morceau au violoncelle.

Ema et Anne sont nées de la même mère, belge. Pourtant, elles ne se ressemblent pas. Ema est née en Égypte, avant la révolution de Nasser, Anne en Belgique, au moment de la grève générale. Ema est restée aux côtés de la mère.

Cette nuit la mère va mourir. Il n'y a plus rien à faire. Pour la dernière fois, ce corps à trois têtes, cette entité puissante que les sœurs forment avec leur mère traverse la nuit.

crédit : Ora Liefvooghe



distribution

Mise en scène

Françoise Berlangier

Texte et dramaturgie

Veronika Mabardi

Jeu

Anne-Marie Loop

Lula Béry

Monia Douieb

Sylvain Ruffier

Musicien

Sylvain Ruffier

Création lumières

Grégoire Tempels

Création de la bande sonore

Katia Lecomte Mirsky

Scénographie et art plastique

Marcel Berlangier

Création costumes et décors

Benjamin Huynh

Création

ASBL La Cerisaie

Co-production

Théâtre de la Vie

Festival Mimouna

Cie des Nouveaux disparus

Remerciements

Le Théâtre de Poche

QUAI 41

La Bibliothèque communale et le centre

Amazone de Saint Josse

Avec le soutien de la Fédération Wallonie-Bruxelles, service du théâtre.

note d'intention

En 1999, Françoise Berlangier fait sa première mise en scène dans un lieu underground, le Bunker, avec *Ciment* d'Heiner Müller. Les rôles féminins - Polia et Dacha, y sont des personnages révolutionnaires, des femmes puissantes, émancipées à travers leur combat politique. Puis en 2004, avec 4 comédiennes femmes-soldats, elle met en scène la révolution meurtrière dans *Mauser* de Müller. F. Berlangier n'a cessé de tracer, écrire, inventer, imaginer des femmes puissantes et fragiles, parlantes, dans leurs corps en mouvement sur la scène.

Des paroles de femmes, chaque fois au travers de miroirs différents : les lois guerrières dans *Ciment* ou *Mauser*, la radicalité de l'amour pour *Penthesilea*, la beauté du son de l'écriture dans *Klanglink*, l'accompagnement du mourant dans *Le Soleil même pleut*, l'expérience du vide dans *Ce qui reste*, le mutisme et sa brillance dans *IWONA*, le refuge du travail et de la maison dans *La Jeune fille à la fenêtre*, le voyage scientifique sans retour dans *La Navette*, la transmutation en végétal dans *Les Lianes*. Autant de facettes qui donnent la parole aux femmes et parlent de leur place dans notre société, toujours patriarcale, où les femmes sont encore trop souvent invisibilisées et déconsidérées. L'écriture contemporaine doit y pallier.

Dans la pièce de Veronika Mabardi, *Maman, de l'autre côté*, trois femmes et un musicien, mettent les dernières minutes, essentielles, de la vie, en jeu (ou en joue ?).

Ici, la mise en scène naît du dialogue entre l'autrice et la metteuse en scène au fil des années. Le projet s'ancre dans leurs questionnements sur la place des mots au théâtre, sur ce qui se joue, dans un espace, entre un texte et des corps. Corps d'actrices, corps de spectateurs.

Qu'est-ce qui se transmet ? Qu'est-ce qui se transmet, d'une femme puissante à ses filles, au moment où elle disparaît ? Dans l'attente de la fin, il n'y a rien d'autre à faire que d'être là ; qu'est-ce qui compte ?

Ema et Anne sont nées de la même mère, belge. Pourtant, elles ne se ressemblent pas. Ema est née en Égypte, avant la révolution de Nasser, Anne en Belgique, au moment de la grève générale de 1960. Ema est restée aux côtés de la mère. Anne a fui, s'est exilée aux États-Unis, où elle élève seule sa fille. Ema ne veut pas d'enfant. Cette nuit la mère va mourir. Il n'y a plus rien à faire.

Pour la dernière fois, ce corps à trois têtes, cette entité puissante que les sœurs forment avec leur mère, traverse la nuit. La mère est seule - elle attend le bateau qui l'emportera de l'autre côté. Elle jubile, comme quand elle a quitté la vieille Europe pour s'installer en Égypte. Anxieuse, comme quand la révolution égyptienne l'a renvoyée en Belgique, avec sa petite fille désormais exilée. Avec les filles, elle communique à peine. Mais dans son corps, ça parle. Son histoire se déroule : jeune, elle fuit la Belgique, rencontre un poète égyptien, accouche d'une petite fille, adopte une terre inconnue, vit le retour comme un nouvel exil, recommence à zéro avec un autre homme, un autre enfant. Tout une vie au bord des lèvres.

À ses filles, la mère a transmis la nécessité de se battre, de ne jamais baisser les yeux : mes filles seront fortes. Invulnérables. Les morts, dans les fictions théâtrales, sont souvent le lieu de débordements émotionnels, d'intensité, de cris et de douleur. Cette mort-ci est un effort désespéré pour rester lucide, vivre la séparation les yeux ouverts, honnêtement.

crédit : Ora Liefoghe



Cette nuit particulièrement douce, traversée de rires, d'éblouissements, est pour les sœurs une nuit de retrouvailles. Elle est l'occasion de vivre ce que l'exil ne permet pas : un moment à deux, dans leur alliance hors des assignations, loin de l'emprise de la mère, comme lorsqu'elles s'échappaient sous le saule, dans l'enfance. Il leur est enfin possible de se taire et de sentir ce qu'elles portent. De comprendre de quoi elles héritent.

Chacune a porté seule l'héritage, le silence de la mère, et les conséquences de ses choix - l'éternelle séparation, l'éternel entre-deux, l'amour dans la distance. Cette nuit, elles portent le fardeau ensemble. Mais il est encore possible de rire de soi et de l'absurdité du monde. Cette histoire universelle - deux sœurs et une mère mourante, l'histoire d'un héritage métissé - s'inscrit dans la distance entre trois continents : l'Afrique, les États-Unis, l'Europe.

Si la distance sépare, elle est aussi ce qui relie. C'est ce paradoxe qui est mis en scène. En contrepoint à ce trio de femmes, un jeune homme, musicien, travaille son violoncelle à quelques pas de la maison. Sa musique accompagne leur traversée, jusqu'au moment où il pose son violoncelle pour frapper à la porte.

le texte

Le texte juxtapose trois situations, dans trois types d'écriture différents : le monologue de la mère qui déroule son histoire, le dialogue des filles (quotidien, anecdotique, chargé de non-dits, humoristique), et le jeu mélodique des extraits de musique (classique, moderne et improvisée). Le récit de la mère - colonne vertébrale de la pièce - traverse la nuit. Autour de sa parole, l'attente des filles, leurs bavardages, leurs énergies et leurs échanges... qui les transforment ? En jouant les mots les actrices trouvent la singularité du rapport entre elles. Le texte leur sert à construire leur trajet, pour arriver à être enfin ensemble dans le silence, face à la mort. On connaît la fin - la mère va mourir. L'enjeu est ailleurs : accepter de vivre ce qui a lieu, de se laisser transformer par l'autre.

Dans la pièce, la question « Faut-il partir ? Rester ? » ne concerne plus le territoire, mais chaque instant de la nuit. Rester présent à ce qui arrive, conscient de ce qu'on traverse - les retrouvailles, la dernière nuit dans cette maison. Accepter d'être là alors que tout s'effondre et qu'on ne saura pas ce qui arrivera après. A chaque instant, les personnages sont placés devant un choix : Parler ou de se taire ? Toucher ou se replier sur soi ? Regarder ou détourner les yeux ? Blessier l'autre ou laisser tomber ? S'engager dans la relation ou penser à autre chose ? Considérer ce qui compte, pour soi, pour l'autre, ou s'agiter, se laisser distraire par les choses à faire, le bavardage, le commentaire ? Ces enjeux sont le cœur de la pièce. Le conflit est permanent. Un conflit avec le silence.

L'action se déroule au cours d'une nuit (de l'après-midi à l'aube) dans une petite maison de la campagne belge. Trois femmes, un voisin musicien. La mère va mourir - elle le désire. Les filles attendent. Rien de spectaculaire en apparence. Pas de quoi faire un drame. Cela arrive tous les jours.

La mère est un corps couché sur le lit. Elle est aphasique. Elle pense, mais les phrases restent enfermées dans son cerveau. Dans sa solitude, elle se prépare à quitter sa vie, détache d'elle ce qui a compté, comme on fait le tri entre ce qu'on désire emporter et ce qui est sans importance. Dans l'attente du départ, elle retrouve sa puissance, son intelligence, sa détermination de jeune femme.

A vingt ans, elle quitte l'Europe pour se débarrasser du carcan normatif de son milieu. En Égypte, elle rencontre un homme avec qui elle forme un « nous » hybride, exalté. Ils ont une fille qu'ils nomment Ema (l'espoir, en arabe). Après quelques années, elle quitte l'homme pour sauver l'amitié des décombres de l'amour. Elle reste en Égypte jusqu'à la révolution. Quand elle prend conscience qu'au-delà de son sentiment d'appartenance au pays, elle y représente « l'ennemi », elle rentre.

Sans céder à la nostalgie, elle bâtit une maison, se remarie, a une deuxième fille, une deuxième vie, qu'elle mène tambour battant, sans laisser le doute s'y insinuer. Elle n'était pas faite pour être mère. Mais elle assume ses choix et ses contradictions sans complaisance. C'est toujours une question d'intégrité. N'appartenir qu'à soi.

Ema « tient la baraque ». Prend soin de la mère. De la santé des autres. De sa sœur, lorsqu'elle vient en visite. C'est une femme engagée, pour les autres. D'elle-même, elle ne se préoccupe pas. Elle a entrepris d'écrire une thèse, qui n'aboutira jamais. Elle a hérité de sa mère l'horreur de l'injustice, la capacité d'agir, de garder le contrôle d'elle-même, de la situation, et la conscience qu'avoir un enfant c'est accepter d'être troublée. Elle n'aura pas d'enfant. Ema est d'ici, mais son visage pourtant porte la trace de l'ailleurs. Sans en avoir conscience, elle est exilée. Son enjeu, tout au long de la pièce, est de se laisser atteindre, toucher.

Anne a fui sa mère. Elle vit aux États-Unis. Elle ne sait pas que sa fuite répète l'histoire : comme la mère, elle a eu besoin de s'arracher à sa famille, de s'éloigner pour pouvoir exister, et à son tour faire un enfant. Elle est devenue américaine. Son visage ressemble à ceux d'ici, et pourtant elle est étrangère. Son corps, son attitude, son langage, ses réactions, sont imprégnés du paysage Californien auquel elle appartient. Sa fille est américaine. Son enjeu est d'accepter de revenir, ne fût-ce qu'un instant, sans se dissocier d'elle-même.

Louis, le voisin, n'a jamais quitté la Belgique. Il est musicien. Solitaire. Effacé. Depuis l'enfance, il est spectateur de la vie de ces trois femmes. Il est le contrepoint des filles. C'est lui qui a, avec la mère, la relation la plus intime. En tant que personnage, il ne fait que passer, mais la musique qu'il joue le rend omniprésent, en lien permanent avec la mourante. Il a hérité de son regard, son intransigeance, sa lucidité, quand elle n'est plus « la mère ».

crédit : Ora Liefoghe



crédit : Ora Liefoghe



l'espace

La scène est séparée en deux plateaux de différentes hauteurs : l'espace des filles à jardin, et celui de la mère côté cour, au niveau du sol. Entre les deux plateaux, une hauteur qui force les filles à sauter, comme elles le peuvent, chaque fois qu'elles vont voir leur mère mourante, ou s'agrippent à elle quand elles reviennent vers leur lieu de vie.

Le saule est rendu présent par une toile souple et opaline de 2,50m/2,50m, peinte par l'artiste Marcel Berlinger, qui se déroule rapidement, à un moment précis de la pièce. Le tableau est alors suspendu côté jardin, sa position est haute, à environ 5 m du sol. Les deux comédiennes la regardent comme un souvenir lointain mais clair. L'arbre est dans le ciel.

Dans son espace propre, la mère est entourée de ses meubles de luxe, en bois foncé : au milieu, une petite table haute à tiroir, que la mère pourra déplacer, et une chaise très confortable. Au lointain, un escabeau en bois de type oratoire. Elle est assise, marche, monte ses trois marches, et peut rêver, circuler librement.

Côté jardin, en arrière scène, le sas d'entrée, ou sortie vers la cuisine, est éclairé de différentes manières suivant l'avancée de la nuit. Construit en profondeur, il signifie d'abord ce qui arrive de l'extérieur (Anne, Louis, l'agent immobilier...), et ensuite, les allers-retours nombreux vers la cuisine, qui permettent aux comédiennes d'être hors-vue, de jouer avec le parler-fort, et le fait d'entendre ou non ce que l'autre dit.

Les sons concrets, qui m'apparaissent nécessaires et adéquats, sont le bruissement des feuilles dans les arbres, typiques de la campagne. Des prises de son seront faites pour le projet : bourrasques de vents et brises légères dans les grands peupliers ou les saules. Ces sons se mêlent efficacement à la tension des dialogues et des temps de silence. Une seule chanson pourra être évoquée concrètement (partie 2, scène 7), « la chanson de Fayrouz », symbolisant pour la mère l'amour et son retour d'Égypte vers l'Europe.

l'équipe artistique

Françoise Berlanger

Metteuse en scène

Françoise Berlanger est comédienne, metteuse en scène et autrice née à Oran en Algérie en décembre 1969. Elle vit à Bruxelles. Dès ses 7 ans, elle se forme rigoureusement dans des écoles de musique, de chant, de danse, de gymnastique et plus tard de déclamation avec Veronika Mabardi. Elle s'initie au masque neutre, balinais, de comédia dell'Arte. En 1997, diplômée de l'école INSAS, elle fait l'école des Maîtres avec Matthias Langhoff. Elle devient metteuse en scène en 1999 avec Ciment de Heiner Müller et La Guerre selon Gianfranco Cavalli Sforça avec le dramaturge, auteur et metteur en scène Jean-Christophe Lauwers, dans un lieu alternatif (Le Bunker) et fonde sa propre structure La Cerisaie asbl à Bruxelles. Dès 2002, le « théâtre totale » devient son objectif principal et c'est en créant Penthesilea et L'œuf blanc en 2006, qu'elle s'inscrit pour la première fois comme autrice à la SACD. Elle s'initie au Kathakali avec Jayaprakas Narayanan durant 11 ans. Parallèlement, elle poursuit comme comédienne avec de multiples créateur.ices dans des théâtres Belges ou à l'étranger ; le Kunstenfestivaldesarts, le Varia, la Balsamine, le Public, les Martyrs, les Halles, Bozar, ou à Lausanne, Paris-Vilette, Ircam, Valenciennes, Limoges, Le Fresnoy, Turin, Rio de Janeiro, Barbican à Londres, Vaikom en Inde, Académie des arts à Berlin. En s'associant à des créateur.ices de musiques, d'arts-plastiques dont son frère Marcel Berlanger, de vidéos, de scénographies, de costumes, de lumières et à des dramaturges, elle transcrit ou écrit des pièces qui s'identifient à un théâtre contemporain transdisciplinaire ; Mauser, Ur, Klanglink, Le Soleil même pleut, Ce que je ne veux pas, Migraine, Ce qui reste, Iwona une opérette électronique, La Navette, La jeune fille à la fenêtre, Les Lianes, Maman de l'autre côté. Elles sont jouées dans des institutions, des lieux alternatifs ou des festivals parfois reconnus ou emblématiques, en Belgique ; Bruxelles, Mons, Liège, ainsi qu'à l'étranger ; Suisse, Italie, France, Luxembourg, Inde du Sud, Irlande, Portugal, Allemagne, Brésil.

Monia Douieb

Jeu

Monia Douieb, est née en mars 1970 d'un père marocain et d'une mère belge. Diplômée du Conservatoire Royal de Bruxelles, dans la classe de Pierre Laroche où elle aura la chance de travailler, entre autres, avec Pietro Pizzuti. (Antonin et Mélodie de Serge Kribus). Elle écume les scènes du Royaume pour y interpréter divers rôles auxquels elle prêtera son talent inimitable : Le Songe d'une nuit d'été, Silence en Coulisse, Le Bourgeois Gentilhomme, Cyrano, au Château du Karreveld, Mister Bates au Public, pour la Compagnie du Scopitone Un Cas Barré, "Terres Promises" pour la compagnie du Théâtre du Public fait le tour de la Belgique, de la France et de la Palestine, "Moutoufs" du Collectif Zouf crée au Théâtre de Liège et au Théâtre le Public continue de tourner depuis plus de 3 ans, tournage de la série télé « Kontainer Kats », de courts métrages "Aube" de Valentine Lapiere, "Side B" de David S. Prudhomme, de longs "La Naissance des arbres" de Laura Wandel et "Le jeune Ahmed" des Frères Dardennes. Tout à la fois auteur, comédienne, directrice de plateau de doublage, doubleuse et chanteuse, elle fait partie du groupe « Les Vedettes ».

Anne-Marie Loop

Jeu

Anne-Marie Loop est née à Verviers en 1951. Diplômée du Conservatoire Royal de musique de Liège, elle est entrée dans la vie active en 1972. Actrice, elle a été professeur à L'insas et à l'ESACT, elle fait aussi de la radio, du cinéma, elle apporte son aide à la réalisation de spectacle aussi bien dans le théâtre pour l'enfance et la jeunesse que dans diverses compagnies de théâtre et de théâtre-action. Quelques exemples où l'on a pu la voir jouer à Bruxelles ou ailleurs ces dernières années. Eclipse Totale de et mise en scène de Céline Delbecq ; Gagner et perdre projet Beckett, mise en scène d'Isabelle Gyselinx ; Europeana une brève histoire de vingtième siècle d'Ourednik mise en scène de Virginie Thirion ; Taking Care Of Baby de Dennis Kelly, mise en scène Jasmina Douieb ; Par les Villages de Peter Handke, mise en scène de J-B Delcourt ; Noces de sang de Lorca, mise en scène de V.Goethals ; Le chœur d'Ali Aarrass de et mise en scène de Julie Jaroszeski ; Une cérémonie avec le Raoul collectif.

Lula Béry

Jeu

Lula Béry née en 1969 en banlieue parisienne, s'installe à Bruxelles en 1991 pour intégrer l'INSAS d'où elle sort diplômée en 1994. Elle peaufine sa formation à L'École des Maîtres en 1995 sous la direction d'Alfredo Arias, Dario Fo et Anatoli Vassiliev, ainsi qu'en poursuivant une pratique du mouvement et du chant. Elle est active depuis 25 ans sur les scènes belges et internationales, jouant en français et néerlandais dans des créations de théâtre de texte, théâtre de mouvement et théâtre musical. Parallèlement, elle travaille pour le cinéma ou la télévision. Depuis 2010, elle est co-directrice artistique avec Barbara Sylvain de la compagnie Oh my god, où elles développent et produisent des projets théâtraux et documentaires. Elle s'initie au montage audio-visuel avec Yves Mora, Christophe Zucconi et Vormingscentrum Destelheide, ainsi qu'à l'écriture de films documentaires auprès de Zin TV et Jérôme le Maire. Elle entreprend en 2016 une formation de guide-nature auprès du Cercle des Naturalistes de Belgique. Depuis 2017 elle est engagée activement dans l'aide citoyenne aux réfugiés.

Sylvain Ruffier

Musicien

Sylvain Ruffier né en 1987, commence à étudier le violoncelle à l'école de musique d'Albertville dans les classes d'Adolphe Florenski et Pascale Giraud puis part au Conservatoire à Rayonnement Régional (CRR) de Chambéry où il obtient son Prix de violoncelle avec la plus haute distinction dans la classe de Marie-Claude Condamine. Il part ensuite étudier au CRR de Versailles avec Frédéric Borsarello où il obtient un Premier Prix de Violoncelle. Il y approfondit également l'improvisation avec Francis Vidil. Après un passage au CRR de Rueil-Malmaison dans la classe de Marie-Paule Milone, il se perfectionne au Conservatoire Royal de Bruxelles en 2009 dans la classe de Didier Poskin où il obtient son Master de Violoncelle. Il remporte le Prix de la Meilleure Interprétation de 'Mosaïques' d'Eric Feldbusch lors du Concours de Violoncelle Edmond Baert. Il a également obtenu le rôle principal dans le court-métrage 'La Valse de l'Eclopé' de Martin Loeckx, et dans 'Demi-mesures' de Mathilde Mazabard. Il joue régulièrement avec le Brussels Philharmonic, l'Ensemble Orchestral de Bruxelles (Palais des Expositions et Bozar), l'Orchestre de Chambre de Namur dirigé par Ayrton Desimpelaere, avec Alliage Art Project (Cathédrale Saints Michel, Eglise Sainte Marie) et s'est produit dans les festivals Ars Musica et Musiq'3. Passionné de musique de chambre, il a fait partie du Trio Spilliaert et se produit régulièrement en trio ou dans des ensembles instrumentaux. En 2015, il crée avec Solange Labbé un spectacle d'improvisation innovant 'Aurora', mélangeant science-fiction, poèmes, musique modale et contemporaine. Il est invité par l'École de Musique d'Albertville à donner une série de Master-Class autour de l'improvisation et participe au projet 'Sci Vias Dei' où il crée plusieurs pièces de Solange Labbé et improvise sur des textes d'Hildegard von Bingen. Il est professeur de violoncelle à l'École de Musique Kalléis à Waterloo et à l'Académie des Arts de Bruxelles. Il se produit au Festival Ars Musica dans l'opérette électronique 'Iwona', spectacle innovant écrit et mis en scène par Françoise Berlinger et composé par Gilbert Nouno. Il s'est produit en soliste avec l'Orchestre de Nivelles dans le Concerto pour Violoncelle de Schumann. Il participe avec le Brussels Philharmonic à l'enregistrement d'oeuvres de De la Tombelle, compositeur romantique français, sous la baguette d'Hervé Niquet. En 2019, il crée sa première pièce pour Violoncelle Seul, 'Là où passent les ombres' et a depuis composé deux autres oeuvres pour son instrument, encore inédites.

Grégoire Tempels

Création lumières

Régisseur polyvalent pour le théâtre, il fait l'école EFP à Bruxelles. Son domaine de prédilection reste néanmoins la conception, mise en forme et la restitution de la lumière scénique. Après trois ans de formation au Théâtre de Poche de Bruxelles, il se tourne vers la tournée et accompagne des spectacles en itinérance. Comme par exemple : On the Road... part Roda Fawaz, 2016 à 2018, Belgique et Suisse. L'Herbe de l'Oubli avec la Cie Point Zéro en Belgique, France et Chine, pour la régie lumière et vidéo. Ménopausées D. Pattuelli et C. Safarian, 2019 ou La Théorie du Y de la Cie Canine pour Régie son et vidéo.

Katia Lecomte Mirsky

Création de la bande sonore

Katia Lecomte Mirsky, née en 1991 vit et travaille sur Bruxelles. Après un cursus à l'École Nationale Supérieure d'Art de Nancy, elle intègre l'option cinéma d'animation à l'École d'arts visuels de La Cambre puis à l'École de Recherche Graphique à Bruxelles. Elle met en espace des vidéos et des créations sonores sur des supports sculpturaux, liées à l'organique radioactif et aux effets psychédélique. Ses vidéos sont des matières premières destinées à être altérées ou modifiées. Elles n'ont pas de finalité définitive, elles s'entremêlent pour devenir un nouvel objet mutant et hybride, autant dans leur format de diffusion que dans leur esthétique. Elle crée en 2018, le label audiovisuel 2Files 4Free avec l'artiste Daya Hallé. Depuis fin 2018, 2Files4Free résident à la radio The Word (Bruxelles), et développe plusieurs systèmes de captations vidéos.

Benjamin Huynh

Création costumes et décors

Benjamin Huynh (France, 1996), vit et travaille à Bruxelles (Belgique). Il sera diplômé.e en 2022 d'un Master en Peinture à l'École de Recherche Graphique de Bruxelles (ERG). C'est en 2015 que Benjamin quitte sa région natale (Côte d'Azur) pour commencer son enseignement artistique à Toulouse qui la mènera ensuite à déménager à Bruxelles. Plasticien.ne pluridisciplinaire, son travail se concentre sur la peinture en passant par le volume et le travail du textile. Son travail était notamment visible lors de la 5n41L_p4r7y - (online) 2020, Labo Démo #3 - (FR/PARIS) 2021 au Centre Wallonie Bruxelles, Benjamin Huynh - (FR/ MACON) 2021 à L'Hotel Senecé invité par B+B et en partenariat avec le Musée des Ursulines.

Marcel Berlanger

Production

Diplômé de l'ERG à Bruxelles (École de Recherche Graphique), il y enseigne depuis 30 ans. Reconnu en tant que plasticien, artiste-peintre, il expose ses œuvres en Belgique et à l'étranger. En 2018 au BPS22 à Charleroi son solo Reg, 2015 au Botanique FIG, au en 2007 au Wiels Tore. Il est artiste associé de la galerie Rodolphe Janssen, la Galerie Nosbaum & Redding au Luxembourg. Il débutait à Alost dans la galerie In Situ ou, au Ste- delijk Museum depuis les années 1985. En 2001 à La Biennale de Venise avec Laurent Jacob, Witte Zaal à Gent, IKOB à Eupen, ou Zwalm. Il attire de nombreux collectionneurs internationaux. Ses publications sont nombreuses One Eyed de Pierre Olivier Rolin et Franck Maes, Stormlicht de Saskia Van De Wiel, ainsi que des articles de Tristan Tremeau dans des revues spécialisées comme Flux News, ou L'Art Même. Des textes de Alain Geronnez, ou Florent Delval. Marcel et Françoise Berlanger sont frère et sœur, ils travaillent souvent ensemble, depuis 2001 pour Penthesilea, L'œuf Blanc, Klanglink, Le Soleil même pleut ou Iwona, une Opérette électronique. Ils s'échangent leurs apprentissages intellectuelles et techniques depuis toujours, passent du temps à observer la pratique de l'autre, et partagent professionnellement leurs idées et leurs expériences.

Contact presse

Marina Misovic

marina@theatredelavie.be
Théâtre de la Vie
Rue traversière 45
Saint-Josse-ten-Noode
02 219 60 06



THÉÂTRE DE LA VIE